

Introduction

L'Europe en Irlande : quelques perspectives contemporaines

Le rejet du traité de Lisbonne par l'Irlande, lors du référendum du 12 juin 2008, a placé le pays sur la table de dissection de nombreux journalistes et analystes politiques européens. Un fait suffisamment rare pour être remarqué. Les institutions européennes, déjà bancales, allaient devoir faire face à une nouvelle période d'immobilisme, un phénomène dangereusement chronique. Pourquoi donc l'Irlande, ce pays qui, plus que beaucoup d'autres, a bénéficié de financements européens pour accélérer son développement économique, a-t-il pu avoir l'idée de mettre à terre le traité de Lisbonne? Cette question, qui s'apparente plus à une leçon de morale, reste sur les lèvres de nombreux observateurs et diplomates européens. Pourtant, le phénomène n'était pas nouveau. Les Irlandais avaient déjà rejeté le traité de Nice en juin 2001. Au même résultat, une même solution pour parer à l'embarras de la classe politique irlandaise et aux réprimandes parfois bien peu diplomatiques qu'elle essuie de la part de quelques chefs d'État européens, français en particulier. Les Irlandais n'ont pas trouvé la bonne réponse à la question posée. Il faut donc les faire revoter. Une solution partielle, pour un mal plus profond que veulent bien le penser la plupart des représentants des grands partis irlandais qui, à l'exception du Sinn Féin, s'étaient tous rangés dans le camp du « oui ». Bien entendu, le phénomène n'est pas limité à l'Irlande et la France, comme les Pays-Bas, avaient démontré quelques années auparavant que l'idéal européen était encore loin d'avoir convaincu une grande majorité des habitants de ce « vieux continent ».

Katy Hayward rappelle assez justement que les résultats des votes nationaux sur des questions européennes sont indissociables du contexte politique intérieur de chaque pays. Le discrédit des élites politiques entame nécessairement la portée de leurs discours europhiles. Le rejet du traité de Nice serait donc le résultat de la mauvaise campagne menée pour le « oui », d'une crise de confiance généralisée de la population envers les représentants parlementaires et gouvernementaux et d'un désintérêt grandissant pour les questions liées à l'Europe, plutôt que du mécontentement accru de la

population irlandaise envers les institutions européennes¹. Cependant, il y a eu, lors de la campagne irlandaise pour le « non », quelques éléments qui appellent une réflexion plus spécifique sur les enjeux nationaux de l'intégration irlandaise à l'Europe. Une question qui renvoie à des événements contemporains, mais qui est inhérente à la formation même de l'identité nationale irlandaise et de l'État censé l'avoir matérialisée.

Parmi les nombreux arguments, parfois contradictoires, un élément m'est apparu tout à fait récurrent dans les discours et la rhétorique employée par les partisans très divers du « non » au traité de Lisbonne. En mettant de côté le phénomène très minoritaire des catholiques ultraconservateurs du mouvement Cóir, l'idée que l'Irlande allait se désintégrer au sein d'un plus grand ensemble m'a semblé prévaloir. Par exemple, la perte d'un commissaire européen est rapidement devenue le symbole d'un traité qui matérialiserait une Irlande devenue aphone, incapable d'exprimer et de faire valoir ses intérêts face aux grandes puissances européennes : la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et bien sûr la Grande-Bretagne. Sur la question militaire qui a également été posée, c'est aussi la peur de voir la neutralité traditionnellement observée par l'Irlande, au cours de la Seconde guerre mondiale en particulier, être mise en danger par une alliance trop avancée avec le reste de l'Europe. Accepter le traité de Lisbonne serait accepter la militarisation de l'Irlande. En somme, trop petite, l'Irlande ne fera pas le poids si elle ne garde pas une distance politique et institutionnelle avec les grandes puissances européennes. Plus récemment, un phénomène similaire est apparu lors de l'accord établi entre le gouvernement irlandais et le Fond Monétaire International. Dans les jours qui ont suivi l'annonce du prêt, le très sérieux *Irish Times* s'est demandé si c'était pour « cela » que les révoltés de Pâques 1916 étaient morts. Au fond, les critiques très virulentes observées à l'égard du plan d'austérité mis en place par Brian Cowen et son gouvernement ont autant été le fait de la sévérité des coupes budgétaires annoncées, que d'une droiture nationaliste au mieux désuète, au pire inquiétante. Outre l'humiliation et la perspective de demains moins chantants, l'opinion irlandaise a été marquée par l'impression que l'état abandonnait une souveraineté nationale chèrement acquise.

À voir la teneur de ces quelques éléments, on ne peut s'empêcher de se souvenir que le mouvement nationaliste irlandais s'est largement défini contre l'omniprésence politique, économique et culturelle de la Grande-Bretagne. C'est particulièrement le cas au tournant du xx^e siècle, lorsque l'Irlande redécouvre, ou réinvente, ses racines celtiques. Comme l'explique Alan O'Day, les griefs collectifs, nés de la croyance selon laquelle le pays était la victime de l'oppression britannique (anglaise dans de nombreux esprits), ont joué un rôle essentiel au sein de la vie politique

1. HAYWARD Katy, *Irish Nationalism and European Integration*, Manchester, Manchester University Press, 2009, 282 p., p. 232-233.

irlandaise et de l'affirmation de son nationalisme². L'oppression ainsi dénoncée prend différentes formes : politiques, économiques, sociales, religieuses, culturelles, jusqu'à ce que naisse la crainte de voir l'identité nationale irlandaise disparaître. Reprenant Declan Kiberd, O'Day rappelle que si l'Angleterre n'avait pas existé, les Irlandais se seraient sentis bien seuls³. Alors qu'une émigration de masse nécessite de redéfinir ce que sera l'identité d'un pays qui ne compte que 4 millions d'habitants, alors que les crocs du « tigre celtique », tel que l'on a appelé le rapide développement économique de l'Irlande au cours des années 1890 et 2000, ont dépecé une large part de ce qui constituait l'identité rurale et catholique de l'Irlande, serait-il possible qu'au cœur de la crise financière et économique les craintes et les réflexes passés remontent à la surface à l'heure où l'Europe tente, bon an mal an, de s'imposer face aux automatismes de replis identitaires ?

Les relations de la République d'Irlande avec l'Union Européenne n'ont pas toujours été aussi tendues. L'étude la plus récente sur le sujet a été menée par Katy Hayward. À l'aide d'une analyse détaillée de textes officiels du gouvernement irlandais, publiés ou prononcés sur les relations de l'Irlande avec l'Union Européenne, l'auteur constate que l'intégration du pays à l'UE a permis de renouveler le discours nationaliste officiel, en montrant un État irlandais moderne et parfaitement intégré à l'économie mondiale. Dans le même temps, cette nouvelle approche a précisément facilité les bonnes relations de la République d'Irlande avec l'UE. Le rattachement aux institutions européennes est ainsi devenu le moyen de réaffirmer les particularités de l'identité irlandaise. Face à ceux qui pouvaient dépeindre l'adhésion à l'UE comme étant l'inverse des politiques indépendantistes, le gouvernement en a fait le symbole d'une nation irlandaise sûre d'elle-même et de ses valeurs⁴.

Avec cet ouvrage, c'est en fait la question du rapport du nationalisme irlandais à l'Europe sur l'ensemble des XIX^e et XX^e siècles qui est posée. La relation que les nationalismes européens entretiennent les uns avec les autres, par exemple avec une plus vaste entité politique et nationale à laquelle ils essaient de se soustraire, est naturellement au cœur même de leur construction identitaire. Comme Anne-Marie Thiesse le rappelle, tout groupe national s'est montré fort attentif à ce qu'accomplissaient ses pairs et concurrents⁵. Nous allons ainsi essayer de montrer au cours de notre étude que l'Europe a joué un rôle essentiel dans le processus de création et de recréation de l'identité nationale irlandaise, et ce, tout au long du XIX^e siècle. Plus que jamais, c'est à l'heure où la question de l'évolution, voire du sens

2. O'DAY Alan, « Ireland and Europe: theoretical perspectives » dans GRAHAM Colin et LITVACK Leon (sous la direction de), *Ireland and Europe in the nineteenth century*, Dublin, Four Courts Press, 2005, 224 p., p. 16-28, p. 17.

3. *Ibid.*, p. 21.

4. HAYWARD Katy, *Irish Nationalism...*, *op. cit.*, p. 122-123.

5. THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Le Seuil, 2001, 307 p., p. 13.

même de l'identité irlandaise, se fait de plus en plus pressante et visible, qu'il faut tenter de comprendre les relations que l'Irlande nationaliste, diverse et divisée, a entretenues au cours de son histoire avec les nations européennes. Pour des raisons que nous développerons plus bas, la France tient ici le tout premier rôle. Des phénomènes comme la formation du mouvement Sinn Féin, au tout début du xx^e siècle, ou bien encore celui du « romantisme révolutionnaire et républicain » de nombreux insurgés de 1916, sont aujourd'hui perçus comme une part intégrante, inamovible, inaltérable, de l'identité irlandaise actuelle. En somme, la lutte pluriséculaire de la faible et pauvre Irlande contre la dominante et riche puissance britannique. À force de recherches centrées autour de cette relation, on en aurait presque oublié que l'Irlande du xix^e siècle était aussi européenne.

Théories du nationalisme et chronologie

Les nationalismes ont bien été l'une des forces politiques et culturelles les plus importantes du xix^e et du xx^e siècles européens. Après que leur mort a été annoncée autour des années 1980, la lutte sanglante des communautés bosniaques au début des années 1990 a replacé la question de l'identité nationale au cœur des études en sciences politiques, en sciences sociales et en histoire. C'est toujours le cas aujourd'hui, avec l'affirmation de plus en plus vigoureuse des particularismes régionaux, espagnols par exemple. L'ouvrage dirigé par Michel Bertrand, Patrick Cabanel et Bertrand de Lafargue et les contributions traitants de l'Espagne, démontre bien la contemporanéité de telles études⁶. Depuis une vingtaine d'années environ, les théories sur l'histoire et l'évolution des nationalismes en Europe se sont donc multipliées. Deux grands courants continuent de faire valoir leurs arguments. Sous l'impulsion de Gellner et de Hobsbawm, le nationalisme a été compris comme un phénomène absolument moderne, apparu au cours des deux dernières décennies du xviii^e siècle⁷. La nation serait ainsi liée à un type d'État territorial moderne, l'« État-nation ». Il y a là un phénomène d'identification qui se fait essentiellement par le haut, mais qui ne peut être compris sans étudier la façon dont son intégration par le bas se construit. D'autres ouvrages, notamment ceux d'Adrian Hastings, mettent en avant une analyse « primordiale », selon laquelle des phénomènes nationaux sont observables dès le Moyen Âge⁸. Cette vision est aussi souvent celle d'une genèse essentiellement culturelle de la nation, qui procéderait d'identités

6. BERTRAND Michel, CABANEL Patrick, DE LAFARGUE Bertrand, *La fabrique des nations*, Paris, Les Éditions de Paris, 2003, 399 p.

7. Voir entre autres GELLNER Ernest, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1983, 150 p., et HOBBSAWM Eric, *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, 206 p.

8. HASTINGS Adrian, *The Construction of Nationhood: Ethnicity, religion and Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 235 p.

façonnées par une histoire de longue durée, d'un lignage historique aux fondements ethniques.

La nature de notre étude n'est pas de proposer une position tranchée en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux interprétations, mais nous pouvons cependant insister sur l'élément central de ce travail : une construction identitaire tout à fait moderne, qui se fait à mesure que le récit d'une destinée nationale irlandaise se construit. Dans notre démarche interprétative, c'est donc bien le nationalisme irlandais qui fait la nation irlandaise⁹. En outre, nous reprendrons largement le concept de Benedict Anderson, dont l'idée première est utilisée par Anne-Marie Thiesse : les nations sont le fruit d'une construction et sont donc des « communautés imaginées ». L'accès à la lecture et à l'instruction de masse, donc aussi à l'imprimé, qui constitue un objet central de notre réflexion, sont des vecteurs essentiels à la création de ces communautés¹⁰. Conséquemment, Thiesse et Anderson considèrent eux aussi l'apparition du phénomène politique du nationalisme comme datant de la fin du XVIII^e siècle. Nous reprenons à notre compte l'idée selon laquelle la nation est un concept et non pas un acquis inaltérable.

Cependant, il ne s'agit pas de nier que, dès le milieu du Moyen âge, certaines communautés aient eu conscience d'elles-mêmes et de leurs caractères distinctifs. Mais il faut se prémunir contre la tentation de donner aux nations contemporaines un caractère essentialiste, dont les racines plongeraient au plus profond des siècles¹¹. Pour l'historien, il s'agit de se souvenir de l'évolution permanente du rapport des hommes à la société qui les entoure, et qui les définit aux yeux du monde. Ce sont les enchaînements de circonstances qu'il faut donc considérer. Pour l'Irlande, certains historiens voient, dans l'échec de la conversion complète de l'île lors des réformes religieuses du XVI^e siècle entamées par Henry VIII, la naissance d'un proto-nationalisme avec une population aux origines ethniques diverses (arrivée sur l'île avec l'invasion anglo-normande du XII^e siècle, ou établie à une période ultérieure), mais se définissant au travers d'une même appartenance à la religion catholique, qui s'associe dès lors à une forme de résistance au pouvoir politique anglais. Dès le milieu du I^{er} millénaire, la langue permet aussi de constater une forme d'ethnicité irlandaise.

En Irlande, le nationalisme moderne, tout en s'appuyant sur des facteurs d'identifications communautaires plus anciens tels que la langue, reste donc, comme l'ensemble des mouvements nationaux qui se développent un peu partout en Europe à la même époque, un phénomène rattaché aux événements politiques qui secouèrent la fin du XVIII^e siècle. Des événements

9. Voir entre autre HOBBSBAWN Eric, *Nations...*, *op. cit.*, p. 10.

10. Voir ANDERSON Benedict, *Imagined Communities*, Londres, Verso Éditions, 1983, 160 p., une idée reprise par Anne-Marie Thiesse ou encore Eric Hobsbawm.

11. C'est une idée que COMERFORD R. Vincent développe dans l'introduction à *Ireland*, Londres, Arnold, 2003, 279 p., p. 3-4.

qui substituèrent aux dynasties de droit divin, des États souverains garants des libertés de la communauté d'individus auxquels elle se rattache¹². Les notions d'égalité, de souveraineté et de liberté s'imposent ainsi au sein du vocabulaire des revendications nationalistes irlandaises. Ce constat prend un tour tout à fait décisif en Irlande. Les relations franco-irlandaises, ou plutôt, le rapport que l'imaginaire collectif irlandais entretient avec la France et ses représentations devient, après la Révolution française, une constante de la relation des nationalistes irlandais avec l'Europe continentale et participe ainsi à la définition de leurs propres revendications.

Contours et enjeux du « mythe français »

Dans les années 1780 s'impose Henry Grattan, un homme qui va permettre l'établissement d'un Parlement irlandais en 1782, et qui déclare la même année : « L'Irlande est maintenant une nation¹³. » Des débats sont toujours en cours pour préciser si la définition donnée par Grattan au terme de nation correspond à celle que lui donneront les nationalistes irlandais après l'éclatement de la Révolution française. Car celle-ci influence directement la création du mouvement républicain des Irlandais Unis qui, avec l'aide tardive de l'armée française, tente une insurrection au cours de l'été 1798 contre le pouvoir britannique. Cet événement particulier, qui se solde par un échec retentissant, va permettre d'associer à la France un certain nombre de thèmes et de conceptions qui lui resteront attachés tout au long du XIX^e siècle, et jusqu'aux deux premières décennies du XX^e siècle. En particulier, il s'agit de considérer la France née de la révolution, devenue la protectrice des nationalités opprimées, comme l'alliée naturelle de l'Irlande dans sa lutte contre la domination britannique. Peut-être plus encore, elle devient l'atout majeur sans lequel l'indépendance du pays est difficilement envisageable. C'est d'autant plus vrai que l'Angleterre est considérée comme l'ennemie héréditaire de la France. Cette représentation est d'une importance tout à fait capitale pour comprendre les relations que l'opinion nationaliste irlandaise entretient avec la Grande-Bretagne, mais aussi la façon dont elle conçoit la nature de ses revendications. Une nouvelle idée est née en 1798 à laquelle, ceux qui se considèrent les héritiers des Irlandais Unis, ne se départiront pas.

D'autres événements historiques enrichissent la perception du lien « particulier » qui unit l'Irlande à la France. Tous portent la même marque : la France est l'ennemie de l'Angleterre et la protectrice de l'Irlande. Louis XIV, lorsqu'il envoie des soldats soutenir les jacobites, les partisans de Jacques II, participe à cette représentation. Cependant, son intervention se solde par une défaite, et l'événement est donc marqué du sceau de

12. HERMET GUY, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Paris, Le Seuil, 1996, 309 p., p. 15.

13. COMERFORD R. VINCENT, *Ireland, op. cit.*, p. 34.

l'humiliation, plutôt que de celui de la gloire. De plus, cet épisode sera mis de côté au sein de la mémoire nationale irlandaise au profit d'une autre bataille franco-irlandaise, victorieuse cette fois-ci. Il s'agit du combat mené à Fontenoy entre des troupes françaises et anglaises, au cours duquel les fameuses brigades irlandaises emportèrent la décision pour la France. Fontenoy constitue donc une revanche et donne à la France l'image d'une puissance protectrice, au sein de laquelle les Irlandais, humiliés après la défaite, peuvent trouver un refuge et leur honneur perdu. Ce sont l'ensemble de ces représentations, transmises tout au long du XIX^e siècle, que nous regroupons au sein du concept du « mythe français ».

L'épisode jacobite et celui de Fontenoy se déroulent aux XVI^e et XVII^e siècles. Cependant, c'est seulement au cours du XIX^e siècle, avec le développement du nationalisme irlandais et l'affirmation de l'idée républicaine, que l'ensemble de ces représentations s'imposent au sein de la rhétorique nationaliste irlandaise. Ce phénomène a été favorisé par le développement de la presse et de sa diffusion, ainsi que par l'alphabétisation de la population. Benedict Anderson expose l'importance de l'imprimé pour le développement des identités et des langues nationales¹⁴. Il en va de même pour le mythe français. Au travers d'articles, de poèmes ou de pamphlets, l'image d'une France alliée de l'Irlande et des nationalités opprimées, à laquelle se trouvent associés les exploits militaires irlandais de Fontenoy et de 1798, sera transmise de génération en génération. Par ce biais, la France s'associe aux manifestations les plus célèbres d'une fierté irlandaise retrouvée, mise à bas par la domination britannique. La perpétuation de ce souvenir est tout particulièrement le fait des écrits de quelques jeunes hommes qui s'imposent au sein du paysage nationaliste irlandais à partir des années 1840.

Comme nous aurons l'occasion de l'observer à de nombreuses reprises, deux grandes tendances ont longtemps été définies par les historiens du nationalisme irlandais. L'une, modérée et constitutionnaliste, accepte de jouer le jeu du parlementarisme et souhaite conserver des liens constitutionnels avec la Grande-Bretagne. L'autre tendance est plus radicale, dans les principes et dans les moyens qu'elle se propose d'utiliser pour y parvenir. Comme toute terminologie, celle qui la désigne est imparfaite, mais nous emploierons le plus souvent le terme de séparatisme, puisqu'il promeut une séparation totale, ou très avancée, de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. La plupart de ceux qui s'identifient à ce principe veulent l'établissement d'une république irlandaise, mais ce n'est pas le cas pour tous. Les fondateurs de la Jeune Irlande, mouvement nationaliste qui promeut l'héritage des Irlandais Unis dans les années 1840 ne sont pas des républicains, du moins en large

14. ANDERSON Benedict, *Imagined...*, *op. cit.*, p. 41-49.

majorité. En revanche, leur aventure est directement à l'origine du développement du mouvement républicain des fenians dans les années 1850-1860.

Pour les séparatistes, le modèle d'une France républicaine et révolutionnaire est particulièrement fort, parce qu'il est devenu un symbole de liberté et d'espoir. L'utilisation de la force étant, pour partie, le moyen qu'ils promeuvent pour combattre la domination britannique, ils se réfèrent d'autant plus facilement aux exploits militaires des Irlandais Unis. Pour l'ensemble de ces raisons, la rébellion de 1798 et l'intervention française constitue un événement fondateur. Cela ne signifie pas que le mythe français soit absent de la rhétorique employée au cours du XIX^e siècle par les représentants du constitutionalisme irlandais. Néanmoins, à l'instar de Daniel O'Connell, ceux-ci hésitent certainement un peu plus à faire valoir l'héritage des Irlandais Unis et s'appuient plus volontiers sur le symbole des brigades irlandaises et de Fontenoy. La tentative d'invasion de 1798 est le fait d'un régime révolutionnaire, qui a voulu s'imposer contre le pouvoir de l'Église catholique entre autres. À l'instar de Parnell, certains protestants, cherchant à réaliser l'union de tous les Irlandais autour d'un même principe politique, sont moins critiques. En fait, il apparaît clairement que les références au catholicisme français seront souvent le fait de ceux qui, en Irlande, s'identifient le moins au mythe français. Il s'agira souvent des nationalistes les plus conservateurs, nationalistes modérés et catholiques, qui créent un mythe en négatif.

Ajoutons que l'histoire ne tient pas exactement la même place dans la rhétorique des constitutionnalistes, que dans celle des séparatistes. Moins de place est laissée au romantisme des défaites et des victoires, la question est celle d'une redéfinition constitutionnelle des rapports de l'Irlande avec la Grande-Bretagne, moins de l'essence même de l'identité nationale irlandaise et de sa définition historique. Les séparatistes, eux, font de l'histoire l'une des justifications premières de leurs actes. Ils s'appuient en particulier sur la trilogie 1798, 1848 (tentative de révolte menée par le Jeune Irlandais William Smith O'Brien) et 1867 (tentative de révolte menée par l'Irish Republican Brotherhood). Cependant, 1798 constitue, par le nombre de combattants impliqués, par le nombre de batailles victorieuses, mais aussi par l'implication de la France, la référence la plus présente. Les deux autres dates sont plus volontiers synonymes d'une sorte de triomphe de la défaite et des martyrs auxquels elles s'associent. Nous verrons qu'à plusieurs reprises, l'utilisation du mythe français sera, pour les parlementaires irlandais, une façon de collaborer avec les séparatistes irlandais et de s'identifier à certains des thèmes qui leur sont chers, afin d'obtenir leur soutien politique et électoral lorsqu'ils en ont besoin.

Selon Anne-Marie Thiesse, la nation est le référent rassurant qui permet l'affirmation d'une continuité en dépit de toutes les mutations. Tout peut

changer sauf la nation et ses caractères¹⁵. Les symboles qui lui sont associés sont donc inaltérables. Par le biais de son « enseignement » progressif, le mythe français s'inscrit ainsi au sein même de l'évolution de l'identité nationale de l'Irlande. Peu de références à la fierté irlandaise retrouvée, militaire et masculine, ne sont possibles sans rappeler Fontenoy ou 1798. En conséquence, et c'est là une remarque importante pour le reste de notre analyse, la France et les représentations que l'on s'en fait, participent d'un nationalisme qui ne se construit pas seulement en réaction à une autre entité culturelle dominante, britannique en l'occurrence. Le mythe français contribue à la formation de l'Irlande nationaliste, séparatiste tout particulièrement, qui peut ainsi s'identifier à certaines valeurs. Il s'intègre à la construction d'un nationalisme « avec », et non pas seulement d'un nationalisme « contre ».

De Parnell à la naissance de l'État Libre, le cœur de notre travail consistera donc à comprendre comment la perpétuation des thèmes qui composent le mythe français a pu influencer, modifier et définir, dans toute leur diversité et leurs différences, les politiques nationalistes irlandaises. Comment s'exprime-t-il au tournant du xx^e siècle? Quelle place tient-il au sein des tactiques politiques du parti parlementaire irlandais ou des républicains qui s'éparpillent à l'époque sur toute la surface du globe? Alors que le mouvement fenian a perdu beaucoup de ses capacités organisationnelles après l'échec de 1867, alors que les différences entre séparatistes et constitutionnalistes se font de plus en plus floues après l'avènement de Parnell, quel rôle peut jouer un mythe français qui s'est largement identifié à la doctrine séparatiste et républicaine irlandaise? D'autres questions subsidiaires se posent aussi. Par exemple, la « France-refuge » joue-t-elle son rôle? Est-elle perçue comme telle à la veille de l'indépendance du pays? C'est d'ailleurs à ce propos qu'un dernier problème doit être soulevé, dont la résolution est essentielle pour comprendre les orientations de la diplomatie irlandaise au cours des années 1920 et 1930 : quelle place la France et le mythe français tiennent-ils dans la propagande nationaliste irlandaise au cours des quelques années qui précèdent la signature du traité anglo-irlandais? Outre ces questions, notre étude s'attardera aussi sur la personnalité et la carrière de quelques individus particulièrement attachés à la France et à l'Europe. Ce sera le cas d'Arthur Griffith, de Maud Gonne, l'égérie de William Butler Yeats ou, dans une moindre mesure, de Eugene Davis.

S'il est essentiel de comprendre les relations de l'Irlande nationaliste avec la France et le reste de l'Europe dans une période politiquement très intense et essentielle à la formation de l'identité nationale irlandaise contemporaine, les limites chronologiques de cette étude ont aussi été imposées par le manque de recherches et de travaux publiés sur ce thème. De plus, les quelques études menées sur le sujet se limitent bien souvent à l'analyse

15. THIESSE Anne-Marie, *La création...*, *op. cit.*, p. 16.

de la perception française de l'Irlande et du nationalisme irlandais, mais s'intéressent bien peu à la relation inverse¹⁶. Hormis quelques articles publiés depuis déjà plusieurs années¹⁷, aucune recherche poussée n'a été faite depuis. Or, cette lacune s'oppose à la nécessité de prendre en compte le contexte européen pour étudier le nationalisme irlandais du XIX^e siècle. La biographie publiée récemment sur James Stephens par Marta Ramón rappelle, par exemple, que la formation politique du responsable fenian se fait dans le Paris de la Seconde République¹⁸. Patrick Maume, au sein d'un ouvrage particulièrement éclairant sur la vie du nationalisme irlandais de 1891 à 1918, propose aussi de nombreux parallèles entre l'Irlande et l'Europe, en particulier avec l'Allemagne et la France¹⁹. Quelques études ont été menées par des historiens s'intéressant à la formation des nationalismes européens et s'appuyant sur une perspective comparative²⁰. Mais cela ne suffit pas. Des études empiriques doivent maintenant être publiées dans un cadre chronologique limité.

Tout préjudiciable qu'il soit pour la compréhension du XIX^e siècle irlandais, ce déficit peut en partie s'expliquer à l'aide d'un constat établi par Jean-Jacques Becker : « l'historien aime marcher en terrain solide²¹ ». C'est ce terrain que trouvera le chercheur travaillant sur les relations diplomatiques établies par l'État Libre d'Irlande. Les archives du ministère irlandais des affaires étrangères permettent d'en faire une étude sereine. Il n'est donc pas surprenant de constater que les principaux ouvrages publiés sur l'Irlande et l'Europe sont des travaux d'histoire diplomatique prenant, pour point de départ, la création de l'État Libre d'Irlande ou le début de la révolution irlandaise²². En revanche, l'historien qui s'intéresse aux rapports de l'Irlande nationaliste avec les puissances européennes au XIX^e siècle, évoluera sur un

16. C'est en particulier le cas de trois thèses de doctorat : COLANTONIO Laurent, *Daniel O'Connell: un irlandais au cœur du débat politique français, des dernières années de la Restauration à la deuxième République*, thèse d'histoire de l'université de Paris 8 sous la direction de RIOT-SARCEY Michèle, 2001, 563 p. ; JULIENNE Janick, *La question irlandaise en France de 1860 à 1890: perceptions et réactions*, thèse d'histoire de l'université de Paris 7 sous la direction de GUESLIN André, 1997, 735 p. ; MAGNY Anne, *Maud Gonnet: réalité et mythe. Analyse d'une présence historique et littéraire*, thèse de lettres de l'université de Caen sous la direction de GENET VEGSSIE Jacqueline, 1995, 515 p.

17. COMERFORD R. Vincent, « France, fenianism, and Irish nationalist strategy », dans *Études Irlandaises*, n° 7 (1982), p. 115-125, ou BUCKLEY Mary, « French Influences on Young Ireland (1842-1845) », dans *Études Irlandaises*, n° 7 (1982), p. 99-113.

18. Voir RAMÓN Marta, *A Provisional Dictator, James Stephens and the Fenian Movement*, Dublin, UCD Press, 2007, 317 p.

19. MAUME Patrick, *The Long Gestation*, New York, St Martin's Press, 1999, 340 p.

20. Nous pensons en particulier à LEERSSEN Joep, *Remembrance and Imagination*, Cork, Cork University Press, 1996, 321 p.

21. BECKER Jean-Jacques, « L'opinion », dans RÉMOND René (sous la direction de), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, 1996, 399 p., p. 161-183 ; p. 163.

22. Voir, par exemple, les ouvrages de KEOGH Dermot, *Ireland and Europe, 1919-48*, Dublin, Gill and Macmillan, 1988, 256 p., de KENNEDY Michael, SKELLY Joseph Marion, *Irish foreign policy, 1919-66, from independence to internationalism*, Dublin, Four Courts Press, 2000, 350 p., ou encore la récente biographie du diplomate irlandais Joseph Walshe écrite par NOLAN Aengus, *Joseph Walsh, Irish Foreign Policy 1922-1946*, Cork, Mercier Press, 2008, 382 p.

terrain beaucoup moins balisé. En effet, comment définir les relations d'un État avec un mouvement aux multiples facettes, avec un idéal dont les caractéristiques politiques et sociales font encore débat? Assurément, le terme de « relations » n'est plus le bon, car les deux acteurs considèrent le lien qui les unit d'une façon bien différente. Pour la France, il n'y a pas de relations franco-irlandaises. Il faut plutôt parler de relations franco-britanniques, dont le mouvement nationaliste irlandais est un élément. En fait, bien plus que le consul résidant à Dublin, c'est l'ambassadeur de France à Londres qui fait la politique irlandaise du gouvernement français. Du côté des nationalistes irlandais, nous aurons plusieurs fois l'occasion d'observer que la France reste encore assez mal connue. On se réfère à son mythe, aux représentations transmises de génération en génération, plutôt qu'aux évolutions réelles du pays, qu'elles soient politiques ou sociales. La France devient un miroir dans lequel l'Irlande projette ses propres fantasmes, ses désirs et ses peurs, participant ainsi à l'image que les Irlandais se font d'eux-mêmes.

Travailler sur l'Irlande et l'Europe au XIX^e siècle impose donc d'étudier des concepts évolutifs et peu stables et de prendre en compte l'importance du mythe dans la construction de n'importe quelle identité politique ou culturelle. Le mythe est intégré à la réalité, il fait partie de la façon dont les hommes et femmes dont nous allons étudier les écrits, les discours et les idées, pensent le monde qui les entoure, comprennent les caractères distinctifs de leur propre communauté nationale et interprètent la relation qui les unit à la Grande-Bretagne mais aussi à l'Europe continentale et à la France. Comme l'écrit Lance Benett: « Les mythes politiques sont comme les lentilles dans une paire de lunettes, en ce sens qu'elles ne sont pas ce que les gens voient lorsqu'ils regardent le monde, mais ce avec quoi ils le voient²³. »

Approches méthodologiques

Une question de langage

Devant un tel sujet, la question de la méthode et celle des sources se posent rapidement. En effet, avant la création de l'État libre d'Irlande en 1921, l'historien du nationalisme irlandais travaille sur un mouvement idéologique, politique, culturel et social, dont les acteurs, très divers, évoluent au sein d'une hiérarchie très mal définie. C'est tout particulièrement le cas pour la seconde moitié du XIX^e siècle où la complexité de la vie des mouvements nationalistes irlandais de toutes tendances est extrême.

23. Repris par OWENS Gary, « Constructing the martyrs: the Manchester executions and the nationalist imagination » dans MCBRIDE Lawrence W. (sous la direction de), *Images, Icons and the Irish Nationalist Imagination*, Dublin, Four Court Press, 1999, 188 p., p. 18-36; p. 19.

Dans ces conditions, le chercheur s'intéresse beaucoup aux personnalités les plus importantes des différents mouvements, essaie de décrire la géographie des alliances qui les unissent ou les déchirent, tente de définir les stratégies poursuivies par ces mouvements et leur contenu idéologique, cherche à comprendre la relation qui s'établit entre la population irlandaise et les revendications nationalistes. La propagande, la rhétorique, la langue prennent dans ce contexte une très grande importance. Les nationalistes irlandais comme les hommes politiques actuels sont donc en campagne permanente. Il faut qu'ils définissent un « projet », qu'ils convainquent de sa validité leur entourage immédiat, puis la plus grande partie possible de la population. La langue devient ainsi un élément essentiel pour attirer et maintenir suffisamment d'appuis afin de parvenir aux objectifs fixés, qu'ils soient d'inspiration constitutionnaliste ou séparatiste.

Puisqu'une bonne partie du mythe français s'appuie sur des références militaires et sur le danger que la puissance française représente pour le contrôle britannique de l'île, l'étude de L. Perry Curtis Jr. peut nous permettre d'introduire le genre de rhétorique auquel ce mythe appartient. Curtis fait la distinction entre le « langage de la défiance », qui implique la promotion de l'utilisation de la force dans le passé, et celui de la « menace », qui prévient l'oppresseur des conséquences futures de son action²⁴. Nous nous apercevons qu'au centre de notre étude se trouve le « langage de la défiance ». En effet, comme nous aurons l'occasion de le développer, l'utilisation de références associées à la France et à son mythe est très largement faite pour susciter l'attention du public nationaliste autour du projet séparatiste et, beaucoup moins, pour ébranler la confiance des autorités britanniques. Cet objectif est si important que certains activistes républicains semblent avoir voulu se concentrer sur une violence rhétorique plutôt que physique. L'incapacité du mouvement républicain de l'Irish Republican Brotherhood (IRB) à s'organiser efficacement explique aussi cette évolution. En conséquence, la concrétisation de ces revendications politiques, sociales, culturelles ou économiques perd de son importance. Elle n'est pas nécessaire à la mise en place d'une propagande construite autour de tel ou tel thème mémoriel. Le résultat de cet état d'esprit est un manque endémique de pragmatisme.

Sources

L'emploi des thèmes associés à la France et à son mythe au sein de la rhétorique nationaliste irlandaise peut se faire en public, mais aussi de façon plus confidentielle. Dans ce deuxième cas de figure, les rapports de police, dont les informateurs pullulent au sein de chaque groupe nationaliste, sont

24. CURTIS JR. L. Perry, « Moral and Physical Force: The Language of Violence in Irish Nationalism » dans *The Journal of British Studies*, 1988, vol. 27, p. 150-189; p. 161.

d'une très grande utilité. La France et le mythe français, ressortent parfois de certains rapports, en particulier lorsque les relations franco-britanniques se tendent. Au sein de notre travail, nous utiliserons surtout ce type de sources pour définir, par exemple, si l'imminence d'une guerre franco-britannique a influencé le comportement et le discours des responsables et des activistes nationalistes en Irlande. Les correspondances des principales figures du nationalisme irlandais offrent également quelques informations sur l'évolution de leur pensée et de leur pratique politique quotidienne, et donc sur leur rapport à la France. Cependant, ces informations sont très parcellaires. La publication d'une sélection de la correspondance de John Devoy montre néanmoins que les relations franco-britanniques sont scrutées avec une certaine fébrilité²⁵. Un désaccord diplomatique sera vite interprété comme une opportunité par certains membres du mouvement républicain irlandais, même si cela ne reste souvent qu'une question de rhétorique. L'ensemble de ces informations pourront éventuellement être confrontées à l'attitude des responsables diplomatiques français face au mouvement nationaliste irlandais. Ceux-ci ont-ils conscience de l'enjeu des représentations de la France en Irlande, et agissent-ils en conséquence? Aucune correspondance diplomatique véritable ne sera engagée au cours de la période que nous étudions. Cependant, à partir de 1919, les élites politiques irlandaises, qui deviendront bientôt les responsables gouvernementaux du pays, présentent l'embryon d'un service diplomatique, dont la correspondance a été classée par les Archives nationales irlandaises au sein de la série « foreign affairs; early 1, early 2 », ainsi qu'au sein de la correspondance laissée par George Gavan Duffy.

Bien entendu, il apparaît vite que l'emploi du mythe français est avant tout public. Assez logiquement, il intervient bien peu dans les questions de pratiques politiques quotidiennes. Son emploi ne fait réellement sens qu'au sein de campagnes de propagande. C'est un outil rhétorique puissant, aux symboles frappants, dont l'étude ne peut se faire sans un travail très poussé sur la troisième catégorie de sources que nous avons utilisée, celle des imprimés et de la presse en particulier. J.-N. Jeanneney, dans l'article qu'il propose sur l'étude de la presse dans *Pour une histoire politique*, note le peu d'études effectuées sur le sujet. Pour expliquer une telle situation, il oppose notamment la masse de papier imprimé et la médiocrité des archives d'entreprises, pourtant essentielle à la compréhension des évolutions éditoriales de n'importe quel journal²⁶. Le nombre très important de titres publiés au cours des XIX^e et XX^e siècles impose aussi une diversité parfois difficile à circonscrire par l'historien, mais devenue plus palpable en

25. O'BRIEN William et RYAN Desmond, *Devoy's postbag*, Dublin, Academy Press, 1979.

26. JEANNENEY Jean-Noël, « Les médias », RÉMOND René (sous la direction de), *Pour... op. cit.*, p. 185-198; p. 185-186.

France depuis la publication de l'*Histoire générale de la presse française*²⁷. En Irlande, la presse a été à la fois plus et moins étudiée. Pour le XIX^e siècle, elle a fait l'objet d'un nombre encore très limité de publications. En revanche, par la nature même de l'histoire du nationalisme irlandais, tous ceux ayant approché le sujet se sont attachés à analyser de nombreux journaux, pour faire éventuellement une étude de l'opinion nationaliste, mais aussi parce que ces journaux sont l'expression des guerres claniques à laquelle se livrent les différents groupes séparatistes et constitutionnalistes. C'est également par l'intermédiaire de la presse que les représentants nationalistes peuvent exprimer leurs idées, les justifier et, en somme, proposer le développement d'un débat public sur l'état des politiques nationalistes dans le pays. En conséquence, c'est très largement au travers de l'étude de la presse que nous arriverons à définir les caractéristiques de l'utilisation et de la manipulation du mythe français.

C'est pour cette raison que nous avons principalement choisi de travailler sur la presse dublinoise, et quelques autres grandes publications régionales de Cork. Les grands titres de Dublin correspondent en fait aux principaux journaux du pays, tel le *Freeman's Journal* ou, à partir des années 1890, l'*Irish Independent*. De plus, et même si Micheal Wheatley rappelle qu'il ne faut pas surévaluer leur influence au niveau local²⁸, ces journaux sont souvent considérés par les différents mouvements nationalistes comme les organes quasi-officiels de leur politique. C'est le cas de Parnell et du *United Ireland*, ou encore, du parti parlementaire de John Dillon et du *Freeman* après 1891. Enfin, contrairement à la presse locale, la presse dublinoise, nationale pourrait-on dire, s'intéresse de près à l'actualité internationale. Ceci nous permettra donc d'évaluer l'impact des événements européens, au sein desquels la France joue souvent un rôle, sur les politiques et les idées des principaux mouvements nationalistes. Naturellement, le choix des journaux étudiés doit être fait afin de correspondre avec le plus de fidélité possible à la diversité des opinions nationalistes, pour pouvoir juger de l'influence réelle de la France et de ses représentations. Cela implique d'étudier des journaux à diffusion nationale et d'autres, beaucoup plus confidentiels, ne dépassant souvent pas les limites de Dublin.

Les journaux les plus importants correspondent en général à une presse constitutionnaliste. Par essence, les activités séparatistes et républicaines irlandaises sont souterraines et leur financement est donc beaucoup moins important que ceux du parti parlementaire. Leurs moyens de propagande sont donc plus limités. Il faut aussi qu'ils ruser avec la censure du gouvernement britannique. D'ailleurs, entre 1885 et 1899, il n'y a pas de journaux ouvertement séparatistes en Irlande. Néanmoins, on peut noter que le

27. BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre..., *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 1972, 5 tomes.

28. WHEATLEY Michael, *Nationalism and the Irish party*, Oxford, Oxford University Press, 295 p., p. 20.

champ d'expression laissé à la presse nationaliste dans le pays est tout à fait remarquable, si on le compare à l'établissement assez lent des lois sur la liberté de la presse en France. Certes, les autorités de Londres et de Dublin prennent avec beaucoup de sérieux la menace représentée par les titres nationalistes²⁹. Cependant, Marie-Louise Legg note l'incapacité du gouvernement britannique à utiliser une législation répressive à l'égard de la presse avant 1880. Des lois qui sont en fait étrangères à la Grande-Bretagne, dans leur origine et dans leur esprit³⁰. De plus, le public britannique semble, à la fin du XIX^e siècle, particulièrement soucieux de la préservation des libertés de la presse³¹. Certes, le *United Ireland* est bien interdit de publication quelques mois en 1882, mais le *United Irishman* et le *Sinn Féin*, journaux séparatistes publiés au début du XX^e siècle, ne semblent pas véritablement inquiétés, du moins jusqu'à l'éclatement de la Première guerre mondiale. Cette constatation offre à l'étude de la presse nationaliste irlandaise un intérêt d'autant plus grand. La relative liberté d'expression, dont ces journaux font l'expérience, permet à l'historien d'obtenir une vision satisfaisante de leurs conceptions politiques. Le mythe français ne s'en trouvera ni tronqué, ni surreprésenté. En résumé, les journaux séparatistes représentent une part non négligeable de l'échiquier politique irlandais et accaparent une bonne partie de la vie politique du pays. Lorsque le *Sinn Féin* paraît à la fin des années 1910, il ne réunit que quelques milliers de lecteurs, pour la plupart répartis entre Dublin et Belfast. Cependant, l'importance que le mouvement du même nom prend à partir de la seconde moitié des années 1910 impose de s'interroger sur ses origines et sur son évolution idéologique. De plus, l'« idéal » républicain des fenians est bien loin d'être une notion circonscrite à la seule organisation de l'IRB. L'étude du mythe français dans la presse nationaliste de toute tendance, nous permettra ainsi de définir la perméabilité des différentes familles nationalistes irlandaises aux opinions des uns et des autres.

Les journaux ne sont pas seulement le moyen d'expression d'esprits indépendants. C'est une vérité rappelée par Jean-Jacques Becker et qui constitue une constante de notre analyse³². La vie des mouvements politiques irlandais est celle d'une recherche permanente de soutiens financiers, dont l'un des objectifs principaux est de conserver, au travers d'un ou de plusieurs journaux, une fenêtre sur l'opinion. En conséquence, les alliances financières sont souvent aussi importantes que les alliances politiques. Analyser les principales sources de revenus des journaux étudiés prendra sa place au sein de notre analyse, puisque, comme nous l'avons

29. LEGG Marie-Louise, *Newspapers and Nationalism, the Irish Provincial Press, 1850-1892*, Dublin, Four Court Press, 1998, 238 p., p. 122.

30. *Ibid.*, p. 123.

31. *Ibid.*, p. 161.

32. BECKER Jean-Jacques, « L'opinion », RÉMOND René (sous la direction de), *Pour... op. cit.*, p. 173.

dit, le mythe français n'est pas identifié par tous de la même façon. Un changement de propriétaire, même pour des raisons purement financières, entraîne parfois une évolution dans le traitement de la France et de ses diverses représentations.

Multiplier le nombre de journaux analysés, en déterminer les sources de financement et les tendances politiques, ne suffit pas à en faire une étude efficace. La masse d'imprimés impose de définir une méthode, afin de pouvoir circonscrire les articles et les débats les plus importants pour notre étude. Tout d'abord, il est possible de définir une chronologie franco-irlandaise, c'est-à-dire des dates où les intérêts nationalistes irlandais correspondent à des événements diplomatiques majeurs impliquant la France. C'est notamment le cas en 1898, où la célébration du centenaire du soulèvement de 1798 correspond à l'éclatement de la crise de Fachoda. Ces moments restent néanmoins exceptionnels. La plupart du temps, il est donc nécessaire de suivre une chronologie irlandaise. En effet, hormis certains cas exceptionnels comme celui de la guerre franco-prussienne, il ne sert à rien de suivre une chronologie française. Il est tout à fait important de penser que les nationalistes irlandais, toutes tendances confondues, sont indifférents à la réalité des politiques françaises, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays. Ils ne l'utilisent que si celles-ci servent leur politique. Au besoin, ils les détournent, et transforment leurs objectifs. C'est ainsi que la flotte française est présentée comme supérieure à la marine britannique à la fin des années 1890 par l'*Irish Independent*, qui accueille alors au sein de sa rédaction quelques éléments républicains et qui tente de s'identifier aux thèmes de la propagande traditionnelle des séparatistes irlandais.

La chronologie choisie influe nécessairement sur la nature des journaux utilisés. Un quotidien ne devra pas obéir aux mêmes exigences, ne s'adressera pas exactement au même public qu'un hebdomadaire, qu'un mensuel ou qu'une revue. Les quotidiens sont soumis à un traitement très événementiel de l'actualité. Aujourd'hui, comme au XIX^e siècle, ils doivent apporter des informations nouvelles chaque jour. Les éditoriaux mis à part, peu de place est donc laissée à l'analyse et de nombreuses colonnes sont remplies par les dépêches des différentes agences de presse, souvent l'Agence Reuter. Plusieurs articles sont aussi repris de journaux anglais et quelques traductions de journaux continentaux, souvent français, parfois allemands, autrichiens ou italiens, sont régulièrement proposées. En conséquence, nous avons choisi d'utiliser les quotidiens de façon ponctuelle : lors de la visite de Parnell à Paris, lorsque l'accord militaire franco-russe est rendu public, ou encore, à l'annonce du déclenchement de la crise de Fachoda. Nous les avons aussi largement utilisés lors de crises politiques où les événements s'enchaînent très vite, notamment dans les premiers mois de la Première guerre mondiale. Cependant, nous avons vu que la chronologie du mythe français est assez peu événementielle. De plus, la description

immédiate d'événements politiques ou diplomatiques laisse moins de place à la propagande. C'est pourtant de propagande que l'on parlera tout au long de notre travail, car c'est ainsi que les représentations de la France peuvent démontrer toute leur influence. En conséquence, c'est la presse hebdomadaire qui nous a fourni une bonne partie de notre matériel de recherche. Les articles d'analyse y sont plus longs et plus nombreux. Les auteurs peuvent ainsi promouvoir avec force détails la politique du parti parlementaire ou bien celle du Sinn Féin. C'est ainsi qu'Arthur Griffith, par exemple, peut exposer l'importance de développer une diplomatie irlandaise européenne.

La presse hebdomadaire et la presse quotidienne ne s'adressent pas non plus au même public. Alors que le *Freeman's Journal* ou l'*Irish Independent* visent nécessairement un public bourgeois, aux capacités financières suffisantes pour se permettre d'acheter un journal chaque jour, le *United Ireland* ou l'*Irish Weekly Independent* sont publiés pour un public plus large. Les lecteurs des quotidiens sont à la recherche des nouvelles du jour, alors que les hebdomadaires font parfois office de divertissement, avec de nombreux articles publiés sur la mode vestimentaire et quelques feuilletons littéraires. En conséquence, même si ce n'est pas une règle systématique, les informations très factuelles et précises proposées en grand nombre par la presse quotidienne, sont remplacées dans les hebdomadaires par des textes beaucoup plus subjectifs, moins précis en termes d'information, mais plus directs et moins retenus dans le verbe. Au fond, ce sont là les caractéristiques de l'écriture de propagande. Nous verrons par exemple que le *United Ireland*, qui se veut un journal au service de Parnell, possède un respect tout à fait relatif des capacités de jugement du public auquel il s'adresse. Quant aux revues et aux mensuels, ils sont le lieu d'études longues, assidues, et souvent très théoriques, qui reflètent la vie intellectuelle du pays et s'intègrent assez peu au débat public. Des réflexions sur la Révolution française ou sur la place de la révolte de 1798 au sein de l'histoire irlandaise y sont parfois proposées.

En fait d'opinion publique, nous étudierons donc les efforts fournis pour la séduire, répondre à ses préoccupations, la convaincre du bien-fondé des théories politiques et des conceptions identitaires d'un camp nationaliste ou d'un autre. Le rôle que la France et son mythe tiennent au sein de cette opération de séduction perpétuelle, nous permettra de confirmer la persistance du mythe français au sein de l'identité nationale irlandaise, des politiques qui prétendent la représenter ou la définir et du rôle plus général de l'élément diplomatique dans le rapport de force que se livrent les autorités britanniques et les dirigeants nationalistes, modérés et radicaux.

Description des chapitres

Nous avons divisé notre étude en sept chapitres. Le premier retrace en détail la création et l'évolution du mythe français au cours du XIX^e siècle. Comment les brigades irlandaises, la Révolution française de 1789, le débarquement de 1798, puis la Révolution de février 1848, ont-ils été intégrés à la construction de l'identité nationale irlandaise et aux stratégies employées par les différents mouvements nationalistes? Le deuxième chapitre constitue notre première étape thématique et chronologique. Comment Parnell utilise-t-il la France républicaine, son symbole et ses entreprises coloniales, au sein de la politique qu'il mène pour l'établissement du Home Rule et l'amélioration des conditions de vie des fermiers irlandais. Nous verrons que le mythe français lui sera particulièrement utile pour maintenir l'alliance qu'il a établie avec une partie de l'élite républicaine irlandaise et américano-irlandaise. Nous nous plongerons également pour la première fois dans les méandres des rues parisiennes, à la poursuite des derniers activistes irlandais prétendant faire de Paris un centre d'activité fenian, mais ne réussissant qu'à devenir un objet d'embarras pour Parnell et ses alliés. Le troisième chapitre sera l'occasion de montrer que le mythe français ne fait pas l'unanimité au sein du paysage nationaliste irlandais. Au cœur de la crise provoquée par la chute puis la mort de Parnell, les héritiers se déchirent entre pro et anti-parnelliens. C'est à cette époque que va se manifester avec le plus d'évidences un renversement du mythe français. En effet, pour les anti-parnelliens, la France républicaine, symbole de violence révolutionnaire et anticléricale, est présentée comme l'Irlande qu'aurait laissée l'adultère Parnell s'il était resté à la tête du parti parlementaire. La France s'impose donc à nouveau au cœur du débat nationaliste irlandais, mais il s'agit cette fois de déconstruire son mythe. Pour bien comprendre le sens et l'ampleur de ces réactions, nous aurons au préalable défini la place de l'Église catholique et de sa morale au sein de la société irlandaise ainsi que les relations entretenues par les institutions catholiques du pays avec la France, des lendemains de la Révolution française aux lois laïques de 1880. Le quatrième chapitre se placera de l'autre côté de l'échiquier politique irlandais, chez ceux qui sont restés fidèles à Parnell. Menés par John Redmond, nous verrons comment les parnelliens utilisent la France, principalement sa diplomatie, afin de parfaire la collaboration qui semble s'être perpétuée avec de nombreux séparatistes irlandais. La crise de Fachoda sera le symbole de cette tactique de propagande. Le cinquième chapitre sera le seul consacré à une individualité. Il s'agira de Maud Gonne. Nous rétablirons le véritable contexte franco-irlandais au sein duquel elle effectue son travail de nationaliste irlandaise. Ceci nous permettra d'établir la véritable dimension de son influence en Irlande, notamment au cours de la guerre des Boers. En devenant une femme politique franco-irlandaise, Maud Gonne met en fait en relation les nationalistes des deux pays. L'un de

ses plus proches amis, Arthur Griffith, pourra ainsi s'inspirer des théories d'un Déroutède ou de celles de l'écrivain conservateur René Bazin. Dans un contexte où l'Entente cordiale semble, en apparence, avoir détruit l'essence même du mythe français, où la séparation des Églises et de l'État entame encore un peu plus le crédit de la France républicaine auprès de nombreux nationalistes catholiques et conservateurs, une relation d'un autre genre se crée avec le fondateur du Sinn Féin. La France n'est plus qu'un acteur de la diplomatie voulue par Arthur Griffith, mais ses représentants nationalistes et anti-dreyfusards influencent directement la pensée de celui-ci. Ce sera le sujet de notre sixième chapitre, qui nous conduira jusqu'aux portes de la Première guerre mondiale. Les réactions des nationalistes irlandais à l'éclatement de la guerre et aux longs combats qui suivent, puis à l'armistice et au traité de paix, seront le sujet de notre dernier chapitre. Peu de périodes permettent de constater aussi bien l'influence extrême du contexte européen sur les activités nationalistes irlandaises. En insistant sur la radicalisation des opinions nationalistes en deux camps antagonistes, pro et anti-alliés, nous essaierons de donner une perspective européenne aux activités nationalistes irlandaises au cours de la Première guerre mondiale, qu'elles soient liées à l'insurrection de Pâques 1916 ou à la propagande de Redmond en faveur des alliés. La France se trouve au centre de cette remise en contexte. Nous verrons comment le mythe français devient l'un des grands enjeux de la guerre des mots auquel se livrent les nationalistes pro et anti-alliés, jusqu'à ce que l'insurrection de 1916 impose un autre mythe au sein de la rhétorique séparatiste irlandaise. Une autre relation se crée avec la France, plus pragmatique mais non moins importante à la définition du nouveau statut de l'Irlande au sein du concert des nations européennes. C'est ce que montre le développement d'une diplomatie irlandaise après l'armistice de novembre 1918 et la victoire électorale du Sinn Féin en décembre de la même année.